



SEANCE DU 05 fév. 2013.
Restitution de l'intervention de :
Eric WENZEL.

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : L'histoire, entre vérités et croyances.

Introduction aux Croyances historiques :

A) *Quelques exemples de croyances historiques tirées de grandes périodes de l'histoire :*

⌚ Nos ancêtres les gaulois courageux et batailleurs, querelleurs, cela n'existe pas.

⌚ Les fameux vikings, farouches guerriers, casques ailés avec des pointes, vêtus de peau de bêtes et naviguant dans des drakkars, cela n'existe pas. L'archéologie nous a montré qu'aux X^{ème} et XI^{ème} siècles les scandinaves étaient plutôt chétifs, par rapport à ceux qu'ils attaquaient, c'est-à-dire les royaumes francs. Ils étaient petits, et plutôt habillés comme les lapons aujourd'hui. Encore un mythe qui s'effondre.

⌚ Le 3 août 1347, six bourgeois de Calais, sont venus déposer les clés de la ville en chemise, dans un processus d'humiliation. On sait aujourd'hui que cela a été inventé par un historien futur, 50 ans après les faits présumés.

⌚ Sous l'ancien régime le droit de cuissage existait chez les seigneurs. Le droit de cuissage n'a jamais existé. C'est une invention des historiens de la fin du XVIII^{ème} siècle, relayée par les historiens du début du XIX^{ème} siècle. Attention, vous savez que le droit à la promotion canapé n'existe pas dans les entreprises, cela ne veut pas dire que la pratique de la promotion canapé n'existe pas. Mais le droit, j'insiste bien en tant qu'historien du droit, le droit de cuissage, n'a jamais existé.

⌚ À l'été 1914, les soldats allemands, anglais et français sont partis se faire massacrer la fleur au fusil. C'est une pure invention, due à un vrai problème c'est-à-dire une histoire officielle. Les historiens n'ont pas fait leur travail, car il y a eu plus de désertions et de mutineries à cette époque-là que dans le courant de la guerre où cela été mentionné, en 1917.

La liste de ces fausses croyances historiques est longue. Il existe une autre sorte de croyance en histoire : c'est le négationnisme. C'est le comble du comble de la croyance historique. Je reviendrai sur le négationnisme car malheureusement il ne concerne pas que le judaïsme.

À partir des exemples donnés on peut raisonnablement remarquer qu'il y a cinq types de croyances et de mythes en histoire. Les quelques exemples que j'ai donné tiennent de la croyance ou du mythe, cette sorte de degré ultime de la croyance.

B) Définition :

Je prends une définition de la croyance que j'ai trouvé dans un dictionnaire lambda: «le fait de tenir quelque chose pour vrai, et ceci indépendamment des preuves éventuelles de son existence, de sa réalité, de sa possibilité». On est donc vraiment dans la croyance.

Pour le mythe, je cite le dictionnaire: «croyance manifestement fausse, mais partagée par un nombre non négligeable de personnes ». L'histoire en est remplie et la question qui va nous intéresser aujourd'hui est de comprendre pourquoi l'histoire produit de la croyance. Malgré leur sérieux, les historiens produisent de la croyance et n'arrivent pas à lutter contre elles.

C) Typologie de croyance en histoire :

Il y a à peu près cinq grands types de croyance en histoire, si l'on schématise un peu.

1. D'abord les événements totalement inventés et généralement on invente des événements parce que l'on a un besoin politique derrière. Il faut créer quelque chose qui n'existe pas pour légitimer quelque chose, positivement, ou au contraire à posteriori, de manière négative.

2. On a ensuite les désinformations savamment entretenues : l'événement, on a cru qu'il était vrai, on se rend compte qu'il est faux, mais on continue de l'enseigner. Par exemple il y a une information que j'essaie d'enlever de la tête des étudiants : c'est d'expliquer les origines de la révolution française par la philosophie dite des lumières. Cela a le grand mérite, de légitimer la révolution à priori, puisqu'elle était déjà prévue en quelque sorte. Cela m'agace à plusieurs titres : d'abord parce que la philosophie des lumières n'existe pas, c'est une invention du début du XIX^{ème} siècle : certains révolutionnaires régicides allaient peut-être devoir rendre des comptes, alors ils ont dit :« c'est la faute à Rousseau, c'est la faute à Voltaire ». Et lorsque l'on cite Voltaire et compagnie, il n'y a pas beaucoup de révolutionnaire parmi eux. Il n'y a à cette époque que deux philosophes potentiellement révolutionnaires : l'abbé Mably et Rousseau, mais cela dépend comment on les lit. Voilà un exemple de désinformation savamment entretenue.

3. Il existe ensuite les légendes noires. C'est tout ce qui touche, au Moyen Âge et qui est en soit sujet à caution. Par exemple tout ce qui touche à l'inquisition avec ses inquisiteurs sadiques et méchants. En fait l'historien parle beaucoup de lui même sur le sujet qu'il traite. Mais combien de romans historiques sur le Moyen Âge ne peuvent s'empêcher de mentionner un inquisiteur sadique sous les traits d'un Torquémada avant l'heure, avec des clichés absolus, et ne parlons pas des versions cinématographiques ! (*Le Nom de la rose* par exemple)

4. La mytho-histoire : c'est de croire qu'un mythe historique est vrai, qu'on l'enseigne comme tel, donc de faire une histoire mythique au sens religieux du terme, une histoire factuelle. Et là il y a un exemple qui me paraît totalement fascinant, sans aucun antisémitisme, c'est l'enseignement de l'histoire dans l'État d'Israël. Jusqu'en 1994, l'histoire en tant que discipline, que science humaine, n'existait pas. L'histoire officielle, c'était l'histoire biblique. C'était la création du peuple juif, et l'invention du peuple juif. L'histoire était enseignée dans le département de sciences religieuses. Ce n'est que très récemment qu'on a créé des départements d'histoire tels qu'on les connaît chez nous.

5. Les tabous, c'est-à-dire les faits que l'on tait. C'est une croyance en filigrane; on sait que cela existe, mais il ne faut pas en parler. Cela gêne politiquement, cela gêne nos consciences, y compris parfois notre conscience nationale. Par exemple les guerres de Vendée. Pour l'historien le problème n'est pas de savoir si c'est un génocide, le problème est que c'est un phénomène parfaitement connu que l'on ne voulait pas enseigner. On a commencé à l'enseigner dans les années 80 au moment du bicentenaire. On a même été jusqu'à trahir les noms des historiens qui travaillaient sur cette question, pour en quelque sorte désintéresser le public.

Pourquoi l'histoire crée de la croyance dans les mythes, pourquoi est-ce que les historiens n'arrivent pas à démythifier ces événements, à faire des événements qui n'existent pas, quel est le problème ?

Question fondamentale : est-ce que l'histoire n'est pas propice elle-même à créer des mythes, à créer de la croyance, malgré tout le sérieux que les historiens peuvent mettre dans leur discipline. La vérité historique est peut-être impossible à atteindre, de manière entière et totale. C'est peut-être là le problème de l'histoire, et c'est peut-être cela qui fait sa force et son intérêt.

Réponse en trois temps :

1. Rappel de la démarche de l'historien pour éviter précisément les croyances et les mythes. L'histoire essaie de rechercher, de comprendre les faits, sûrs et avérés.
2. Ensuite vérifier si l'histoire et la vérité ne forment pas un couple impossible, voué à toujours divorcer pour se remettre ensemble le lendemain, une sorte de mariage divorce permanent.
3. Le grand problème de l'histoire : l'histoire est une discipline mythifiée. Et l'on reviendra sur deux points fondamentaux : la confusion entre l'histoire et la mémoire qui est savamment entretenue, et le problème de l'emprise de la politique et des politiques sur la discipline historique.

I La démarche critique de l'historien :

A) L'historien face au fait

Il ne devrait pas y avoir de croyance en histoire. On peut rappeler de manière très basique, sans aucune divergence, que l'histoire est un ensemble chronologique de faits. Les faits sont les dates, les événements, les lieux, mais cela ne suffit pas.

Par exemple Marignan 1515, c'est un fait mais cela ne suffit pas. Il faut que ces événements soient compris, banalisés, expliqués, éventuellement soient démythifiés. Tout cela fait partie de la démarche du travail de l'historien. L'histoire c'est faire de quelque chose de simple en apparence quelque chose qui devient compliqué. En effet 1515 Marignan, on ne sait pas ce qui s'est passé exactement, quelles étaient les armées en présence, pour quelle raison se sont-elles trouvées à Marignan, pourquoi Marignan et pas ailleurs ? Les événements et les choses deviennent déjà de plus en plus complexes. Plus cela devient complexe, plus il est difficile de ne pas tomber dans une sorte de croyance.

Tout cela est peu évident, pourtant comme disait Lénine : « les faits sont têtus ». Soit il y a un fait historique, soit il n'y en a pas ; c'est la base essentielle de la discipline. Mais encore faut-il que les faits dont on parle soient avérés. Se reporter aux exemples donnés au début.

B) Situations possibles des faits historiques:

1. Ou les faits sont indubitablement vrais : la croyance est évacuée. Par exemple le 14 juillet 1789, il y a bien eu la prise de la Bastille. Il n'y a aucune contestation. Évidemment la vérité est plus complexe quand il s'agit de savoir pourquoi on a pris la Bastille, qui a pris la Bastille, et comment ; on a la même problématique que Marignan 1515 mais le fait est avéré.

2. Ensuite il y a des faits qui méritent d'être contestés car on les traite comme vrais mais en fait ils ne le sont pas, et là, l'historien doit faire son travail. Il doit dire que cela n'a jamais existé. C'est ce que l'on appelle le révisionnisme. Il faut faire attention car le révisionnisme n'est pas le négationnisme. Toute discipline, précisément en sciences humaines, mais sans doute aussi en sciences pures, fait appel au révisionnisme. Sinon il y a des vérités auxquelles on est amené à croire et qui précisément sont devenues des croyances, des faux ou des faits qui en tout cas ont été « désavérés ». C'est salutaire d'être révisionniste en histoire.

3. Autre exemple : je suis de la dernière génération de cette doxa en tant qu'étudiant. Il s'agit des origines de la révolution française : on expliquait que la cause de la révolution française était une lutte des classes entre une bourgeoisie éclairée et une monarchie qui avait le pouvoir et qui était constituée de personnages innommables. Bref il y avait une véritable injustice entre les dominants politiques et le reste de la société. La bourgeoisie a fini par faire la révolution et les choses sont rentrées dans l'ordre. C'est un schéma purement idéologique construit selon un schéma marxiste; on a collé un schéma purement idéologique sur une société de l'ancien régime qui ne fonctionnait pas du tout comme cela. Cette cause de la révolution française est complètement fautive, elle ne correspond pas du tout à l'ancien régime. Et pourtant jusque dans les années 70, c'était la doxa, jusqu'à ce que certains historiens viennent démontrer que ça ne fonctionne pas, donc ce n'est pas vrai.

4. Et puis il y a d'autres faits qui sont contestés sans aucune légitimité, et là on tombe dans ce qu'on appelle le négationnisme. Il faut rappeler que le négationnisme ne compte pas que pour le « judéocide ». L'historien a le devoir de dire que ces événements que l'on tait existent. Revenons à l'épisode de la guerre de Vendée : le problème n'est pas de savoir si c'était un génocide ou un crime contre l'humanité, la réalité est qu'il y a entre 150 000 et 200 000 personnes qui sont mortes, pour des idées politiques ou sociales voire économiques. On a supprimé une population pour la remplacer par une autre. Si l'on tait cela, l'historien est complice des négationnistes. Quoi qu'il en soit, quelle que soit la réalité des faits, l'historien doit parfois prouver ces faits. Ce n'est pas parce que quelques faits sont parfaitement avérés que l'historien n'a pas le droit d'être remis en cause pour les faits qu'il avance. Il doit prouver les faits et la chose n'est pas toujours facile.

5. Retour à la Shoah. Après tout, jusqu'en 1994 et la découverte d'archives, on n'avait pas la preuve absolument formelle de l'existence des chambres à gaz. On avait les témoignages des victimes qui en étaient sorties, des restes de camps de concentration plus ou moins démolis. Mais le matériel servant à gazer n'étant plus là, les négationnistes avaient beau jeu de dire : « un témoignage est toujours sujet à caution ». Dix mille témoignages de menteurs potentiels donnent dix mille mensonges, surtout s'ils sont gros. Et jusqu'à la découverte, dans les archives d'entreprises allemandes, des plans de chambres à gaz, on n'avait pas la preuve formelle de leur existence, et l'historien avait du mal à le prouver.

6. Deuxième chose concernant le génocide juif : les négationnistes avaient beau jeu de dire : « 6 millions de personnes disparues dans les camps entre janvier 42 et le printemps 45, c'est impossible ». Et le pire c'est qu'ils avaient raison ! En effet il n'y a pas 6 millions de juifs qui sont morts dans les camps, il en a 3 millions, et les négationnistes avaient beau jeu de dire : « si ce n'est pas possible six millions alors ça veut dire que l'événement n'a jamais existé ». Ils forçaient le trait de la négation. Mais pourtant le compte est malheureusement exact. Aux 3 millions de morts dans les camps de concentration, il faut ajouter le génocide sur le terrain, un million et demi de personnes, les massacres commis par les groupes militaires et paramilitaires (Einsatz-gruppe), au cours de l'avancée des troupes, les pogroms organisés par les hautes autorités allemandes, la ghettoïsation. Tout cela fait bien six millions de morts, cela existe bien, mais il fallait les trouver. Actuellement les négationnistes, sont particulièrement malhonnêtes.

C) *L'historien et les documents.*

L'historien a recours à des documents, mais il faut utiliser les bons documents. Certains documents ne permettent pas de connaître fondamentalement la vérité historique. La vérité historique n'appartient pas aux documents à l'état brut. Le document a besoin d'être critiqué, nuancé. Il faut savoir lire entre les lignes. La vérité se cache parfois difficilement entre les lignes. Pendant très longtemps, des historiens n'ont pas utilisé les bons documents, ceux qui méritaient le nom d'archives au sens historique du terme.

Exemple : au VIII^{ème} siècle après Jésus-Christ, les évêques de Rome veulent justifier les états pontificaux. Pour que l'église puisse revendiquer le fait d'être une monarchie également temporelle, à dimension politique et à revendiquer des terres, la moitié de l'Italie s'est appuyée sur des documents. C'est la fameuse donation de Constantin qui date d'environ 313. Le premier empereur chrétien fait donation d'une partie de l'empire romain à l'Église. On sait depuis la fin du XVIII^{ème} siècle que ce document est un faux, et la fausseté de ce document a été prouvée au XIX^{ème} siècle. Cela n'empêche pas le Vatican de continuer d'exister encore aujourd'hui. Ce document qui a longtemps été présenté comme un vrai était un faux absolu.

On peut parler sur le fait que l'on utilise quelquefois, y compris chez les historiens, des choses qui ne sont pas absolument des documents historiques, par exemple les documents iconographiques. On ne peut pas utiliser de tels documents pour justifier quoi que ce soit ; mais on aime bien utiliser des tableaux pour agrémenter les livres d'histoire, parce que c'est une habitude.

Exemple : la révolution française et le tableau de David : « le serment du jeu de paume ». C'est une monstruosité d'idéologie dans ce tableau où rien n'est vrai. Il y a ensuite les documents que l'on croit vrais et qui ne le sont pas : par exemple le fameux film de la prise du palais d'hiver à Petrograd en 1917 par les bolcheviques. C'est un film de 1927 (*Octobre* d'Eisenstein) et on continue de le présenter comme un document d'archives. C'est un film au sens hollywoodien du terme, bien que la prise de Petrograd existe, mais on ne peut pas la montrer par ce film. C'est un peu comme si l'on résumait la guerre du Vietnam à Platoon. Platoon est un film. Les exemples de ces faux documents sont légions.

L'historien doit faire une démarche constante pour prouver les faits qu'il avance. Il en est de même pour prouver que les faits qui n'en sont pas, n'en sont pas effectivement. Donc pour essayer d'arriver à la vérité historique, le problème est : est-ce que cela est vraiment possible ? Est-ce que la vérité historique existe ? N'y a-t-il pas là un couple infernal ?

II Histoire et Vérité : le couple impossible

A) *La vérité historique est-elle possible ?*

Oui la vérité historique existe mais c'est très difficile à montrer parce qu'il y a une démarche intellectuellement malhonnête en histoire et qu'elle est inévitablement malhonnête à double titre. Un historien travaille sur des événements passés, qu'il essaie de connaître à un instant T, qui correspond à un moment où les événements ont eu lieu. Il s'interroge sur le passé avec deux problèmes : d'une part sa personnalité et donc sa part de subjectivité et il s'interroge avec des questions qui sont celles de son temps, qui ne sont pas celles de l'époque qu'il est censé étudier. Donc la part de subjectivité est inévitable : la part d'objectivité de l'histoire plus la part d'anachronisme puisque l'on interroge le passé à travers des problématiques et des interrogations contemporaines.

Pourtant une première nuance : ce n'est pas forcément mauvais, ça permet quelquefois d'aller dans le sens d'une vérité historique, jusqu'à ce que l'on prouve le contraire. Par exemple depuis les années 90, avec la chute du bloc communiste et le déclin de la lutte des classes, certains historiens regardent l'époque médiévale sous un autre angle. Ils se sont dit : plutôt que de voir les rapports entre seigneurs et paysans toujours sous de la domination, de la confrontation, pourquoi ne pas regarder cela sous une autre problématique et voir si éventuellement ça marcherait. Les historiens médiéviste, depuis une vingtaine d'années, ont vu les rapports sociaux beaucoup moins terribles que ce que l'on a cru depuis bien longtemps. Des documents utilisés permettent de voir aussi cela. Alors attention cela ne veut pas dire que tous les seigneurs se comportaient bien, et que tous les paysans était nécessairement asservis par le seigneur au sens commun du terme. Il y avait des seigneuries où les rapports étaient cordiaux et d'autres où les rapports étaient exécrationnels. Tout cela est nuancé et cela marche. On a, à partir d'une problématique actuelle, apporté me semble-t-il, une pierre à une meilleure compréhension des rapports médiévaux.

B) *Les vérités impossibles : le cas des biographies*

80 % des biographies historiques sont constituées de roman. On ne peut pas travailler historiquement sur un personnage parce que l'on est attiré par lui. Certains auteurs ont tendance à projeter dans les biographies qu'ils écrivent leurs fantasmagories. On peut aussi citer toutes les biographies de Jésus qui ont pour référence les Évangiles. Or les Évangiles ne sont pas des documents historiques, et 90 % des biographies font référence aux Évangiles.

C) *De la science historique*

Il semble qu'il faille mettre fin à une idée du XIX^{ème} siècle qui a duré jusque dans les années 1980, de croire que l'histoire est une discipline scientifique capable d'apporter une objectivité et une vérité absolue. Ce n'est pas possible. C'est l'histoire scientifique sans tâche du XIX^{ème} siècle, quand est né le positivisme, avec ensuite l'École des Annales, où l'on a cru que l'on pouvait tout connaître de l'histoire, que l'on arrivait à une histoire totale. Cette idée est parfaitement impossible en histoire car on est dans une science humaine.

Cette situation est bien résumée dans une citation du cardinal de Retz: « l'histoire est impossible à connaître parfaitement parce qu'on ne sait jamais comment les événements se sont déclenchés » il ajoute : « combien d'événements historiques sont dus à des décisions de deux personnages, en catimini, sans aucune trace écrite, sans aucun témoin ; ils ont décidé quelque chose et ensuite, vu que cet événement est totalement inconnu, tout ce qui en découle est partiel et partial ». Personne n'était là. Ne serait-ce que par cela la vérité historique est difficile à

atteindre.

Est-ce si grave que cela de ne pas connaître la vérité absolue. Est-ce si grave qu'il y ait encore des croyances, voir des mythes en histoire ? N'est ce pas précisément la force de l'histoire de ne pas arriver à la vérité absolue, de contribuer à entretenir certaines croyances parce que cela permet précisément aux historiens de travailler sur des sujets qui ne sont pas taris. On ne connaîtra jamais la vérité : à chaque génération on s'en approche un peu plus à chaque fois, quelquefois on revient en arrière pour repartir de plus belle et c'est cela qui fait tout l'intérêt de l'histoire.

C'est l'interprétation des faits qui évolue, qui est intéressante. La vérité de l'histoire, ce n'est pas grave si on ne l'atteint pas, car ce n'est pas quelque chose de définitif. Ce n'est pas comme la vérité judiciaire. Lorsque la vérité judiciaire n'est pas atteinte, il y a des dégâts, alors que la vérité historique ne crée pas de tels problèmes. Cela permet de rappeler que certaines croyances historiques sont savamment entretenues, c'est le problème de l'emprise de la politique sur la discipline qu'est l'histoire.

III Histoire mythifiée : confusion entre histoire et mémoire

Il existe des mythes et des croyances entretenues par des régimes totalitaires : par exemple le mythe du III^{ème} Reich.

A) L'entretien des mythes par la lenteur de la diffusion

Il y a un autre problème qui est la lenteur de la diffusion du renouvellement de la recherche. Il faut plusieurs générations pour qu'un événement nouveau soit pris en compte, et cela pose un problème. En attendant que l'interprétation de l'événement devienne une nouvelle doxa, c'est-à-dire une vérité historique, cela prend une vingtaine d'années en moyenne pour qu'elle apparaisse dans les manuels scolaires. C'est une génération au sens démographique du terme et c'est très long.

B) Le problème de la mémoire

Dans les sociétés contemporaines on l'entretient, car il y a une volonté politique derrière tout cela. Il faut rappeler que l'histoire est une discipline qui se veut sérieuse, objective, complète, dépassionnée du passé. C'est une sorte d'idéal auquel aspire tout historien qui se respecte. Il y a de l'autre côté la mémoire, et c'est l'inverse. C'est une construction subjective, partielle, partielle, orientée, presque sentimentale du passé.

C'est un peu l'histoire telle qu'on aimerait qu'elle ait été. On ne retient du passé que ce qui nous arrange en quelque sorte ; par exemple les manuels scolaires sur la résistance française, ne montrent que l'aspect positif global de la résistance. On n'enseigne pas que les mouvements de résistance étaient en lutte ouverte les uns contre les autres, que les aspirations des uns et des autres étaient totalement différentes, que certains résistants étaient en lutte pour des motifs bien peu nobles, par exemple pour fuir la justice. Donc ce n'est qu'une vision mémorielle de la résistance, ce n'est pas une vision historique. Lorsque les historiens parlent de la résistance, ils l'abordent comme un phénomène global, sans regarder le caractère ni positif ni négatif, (positif et

négalif ne font pas partie du vocabulaire de l'historien). Ce sont les faits tels qu'ils sont, ensuite le lecteur est libre d'interpréter.

Il y a quelque chose d'ambigu car la confusion histoire/mémoire crée des mythes et de la croyance, parce que ce n'est pas une vérité, voire pas une vérité du tout. Exemple : l'île de Gorée au large du Sénégal. C'est le lieu par excellence où l'on célèbre la traite négrière et le commerce esclavagiste. Pourtant les historiens qui travaillent sur le commerce triangulaire savent bien que ce lieu est un épiphénomène, puisque c'est une île qui a été utilisée à la toute fin du XVIII^{ème} siècle, qu'elle n'a fonctionné que dans les années 1820, au moment où la traite commence à ne plus exister. Donc ce n'est pas le lieu qu'il faudrait utiliser pour la traite négrière. Il y a des lieux où l'on a beaucoup plus commercé, et pourtant on a choisi Gorée comme symbole principal, et c'est faux.

C) Histoire/mémoire orientée

Il est difficile de ne pas confondre la mémoire et l'histoire. D'abord parce que cela arrange les politiques, mais cela n'arrange pas que les politiques. Cela arrange un peu tout le monde à un certain moment, ou bien arrange une certaine population qui a préféré que l'on fasse de la mémoire et moins d'histoire, parce que l'histoire est moins belle que la mémoire.

1) Exemple sur la colonisation :

Depuis quelques années, dans le cadre du renouvellement des études sur la colonisation, on a commencé à entretenir une certaine mémoire de la colonisation qui a débouché sur certains événements. Ces événements seront propices, non pas à créer de la croyance en tant que telle, mais à créer une forme de croyance, parce que l'image que l'on va donner de certains événements est très partielle, et donc partielle.

En particulier le film *Indigènes*. En soit le film paraît très intéressant pour rappeler, effectivement, que la France est allée chercher ses troupes coloniales pour combattre, et de bonne manière, par exemple en Italie, en 43-44. Et redorer un peu le blason terni de l'armée française, et ce n'est pas mal. Mais pourquoi des mensonges dans le film, à savoir que les troupes indigènes ne pouvaient pas atteindre les grades d'officiers. C'est faux. Il y a de nombreux exemples de tirailleurs qui sont arrivés à des grades de sous-officiers, et des fils de bonnes familles qui sont arrivés à des grades d'officiers, sans problème. Tant qu'à faire un film, autant le faire le mieux possible.

Dans ce cas-là pourquoi ne pas faire un film sur un autre thème, qu'on ne fera jamais. Il s'agit de l'engagement de milliers de personnes de l'Est algérien et de Tunisie qui, en 41-43, ont rejoint l'Afrika korps pour se débarrasser de l'ancien occupant colonial français. Pourquoi ne pas en parler ? Alors que cet engagement est aussi important numériquement que l'autre, parce que cela nous embêterait, et embêtera encore plus les personnes spécialement concernées, la population d'origine nord-africaine qui se trouve en France.

Ce phénomène existe aussi parce qu'il y a une revendication communautaire aujourd'hui qui interroge le passé à travers une inspiration contemporaine. C'est inévitable et cela ne donne pas forcément des choses négatives.

2) Exemple sur la wehrmacht :

La distinction entre le bon soldat de la wehrmacht et le mauvais waffen-SS, accusé de tous les maux. C'est un mythe historique et savamment créé au lendemain de la deuxième guerre mondiale par les anciens soldats de la wehrmacht. Dans les années 1950, principalement dans une série de mémoires écrits par des anciens officiers généraux, cette idée s'est répandue. Or

actuellement on sait que la wehrmacht s'est aussi mal comportée sur le front russe que les SS. C'est normal dans une armée aussi politisée. C'est une armée construite idéologiquement et formée idéologiquement à partir de 1941. On peut estimer qu'il y a eu autant de massacres commis par les uns que par les autres.

Exemple très clair: le premier crime de guerre commis sur le front ouest par l'armée allemande, c'est le futur maréchal Rommel et sa division blindée qui ont massacré des tirailleurs sénégalais prisonniers pour deux raisons essentielles : les tirailleurs sénégalais, aux yeux d'un officier idéologiquement très engagé étaient une sous-race, et d'autre part pour l'occupation non sécuritaire de la Rhur en 1923 par les tirailleurs sénégalais. Pourtant Rommel est présenté aujourd'hui comme quelqu'un qui aurait tout fait pour ne pas s'engager politiquement, voire qui aurait influencé Hitler pour qu'il se suicide. On sait qu'il était politiquement très engagé, comme tous les officiers généraux de la wehrmacht .

Pourquoi cette croyance ? On était dans le contexte de la guerre froide, on avait besoin de la partie ouest de l'Allemagne pour lutter contre le monde communiste. Les Allemands pouvaient dire : « on n'a pas été si méchants que cela, on a lutté à notre façon contre le communisme, et l'on a des officiers qui peuvent être dans l'armée allemande d'après-guerre ». On avait besoin de ce message.

D) Des vérités officielles et du devoir de mémoire

Dernier point : l'Histoire est un peu l'otage de certaines autres disciplines, en particulier de la politique et des politiques. Les politiques ont tout intérêt à taire certains événements qui sont dérangeants, à faire confondre l'histoire et la mémoire, et parfois à asséner des vérités qui deviennent vérités officielles, parce qu'elles deviennent vérités politiques et qu'on oblige à enseigner comme telles. Ce sont les lois mémorielles. On a, par exemple, essayé d'enseigner le rôle positif de la colonisation. Ce n'est pas une problématique d'historiens, c'est à vous de juger ; mais enseigner cela de cette façon, ce n'est plus l'histoire, c'est de la mémoire. C'est donc une forme de croyance.

Le problème de ces lois mémorielles, c'est qu'elles figent l'histoire. Si l'on dit que le génocide arménien est légalement un génocide, ce qui est sans doute le cas, on ne pourra plus, dans le futur, quels que soient les documents retrouvés, revenir sur cette affirmation sans se faire traiter de négationniste, parce qu'une loi dit le contraire.

Pour moi aussi, il y a une expression que je ne peux plus souffrir : c'est le devoir de mémoire. En tant que citoyen, j'ai le droit de ne pas me sentir concerné par la mémoire de certains événements de notre histoire. Je sais qu'ils ont existé, mais je m'en fiche. Et cela est valable pour tout le monde, parce que entre le devoir et l'obligation la limite est ténue, de même qu'entre la démocratie et la dictature. Il n'y a pas de devoir de mémoire dans une société démocratique il y a un droit.

Tout cela pour donner un dernier exemple : en septembre dernier, le premier ministre, en visite au camp des Milles, a fait des commentaires universels dans lesquels il a fait une étroite confusion entre le racisme actuel dans la société et le fait que les Milles ont servi d'antichambre aux camps de la mort. Quel rapport entre les deux ? Le camp des Milles mériterait d'être honoré en expliquant simplement ce qui s'est passé, plutôt que de profiter de l'existence de ce camp pour dire des choses qui n'ont rien à voir avec son existence.

Conclusion

La vérité historique existe-t-elle, l'histoire n'est elle que croyances ? La réponse est non. Il existe évidemment des vérités historiques. La vérité historique ne pourra jamais être entièrement connue parce que la discipline historique ne le permet pas. Dans la discipline historique, sur certains événements, on s'est rapproché de ce que peut être la vérité historique. C'est déjà bien. Si les historiens arrivaient à donner à un événement passé un caractère vraisemblable, on serait déjà, compte tenu des limites de la discipline, dans une forme de vérité historique et c'est déjà beaucoup. Ne demandons pas plus à l'histoire et à la discipline historique que ce qu'elle peut faire.

Questions :

Première question : c'est à propos des parties de l'histoire qui ne sont pas l'objet de la mémoire et qui ne sont pas véritablement développées dans un enseignement de qualité, au moins jusqu'au lycée. Par exemple quand on évoque l'histoire du XIX^{ème} siècle, en particulier l'histoire politique du XIX^{ème} siècle, les étudiants sont totalement ignorants sur ce sujet, en particulier au moment de la révolution de 1848 et ce qui s'est passé juste après les débuts de la très éphémère Première République. Où est-ce le fait que le premier président de la république française ait justement voulu aller contre cette république ? La quasi-totalité, même de bons étudiants ignore tout. On a l'exemple de cette confusion qui va au moins jusqu'au lycée entre l'histoire et la mémoire. C'est peut-être quelque chose qui n'est pas à mettre à la gloire de la république française ?

Réponse :

L'enseignement du XIX^{ème} siècle en histoire est un problème plus prosaïque : c'est une période qui arrive en extrême fin de l'année scolaire au collège en quatrième, et généralement on ne l'enseigne pas parce que l'année scolaire se termine. Il y a un problème plus général parce que même moi, je n'ai jamais eu l'histoire du XIX^{ème} siècle, que ce soit au lycée ou au collège. Je ne sais pas ; il faudrait reprendre les programmes scolaires. Cela vient peut-être de la III^{ème} République qui préférait enseigner « nos ancêtres les gaulois », ce qui l'arrangeait mieux.

Deuxième question : pour les preuves du génocide des juifs au cours de la seconde guerre mondiale, le procès d'Eichmann ne contenait-il pas de preuve de l'existence des chambres à gaz, à la suite de ses aveux, en 1963. Il précisait qu'il reconnaissait l'existence des chambres à gaz et qu'il en avait lui-même vu. N'est-ce pas une preuve suffisante ?

Réponse : j'y ai pensé mais le fait que ce soit un témoignage, certains négationnistes disaient que ce n'était pas un aveu parce que l'endroit où il se trouve, et le contexte ne lui permettait pas de dire la vérité, ou c'est une vérité forcée; après on pourra toujours dire que même les plans trouvés des installations ne sont pas vrais.

Troisième question : il y a quelque chose qui me paraît bizarre en France c'est qu'il y ait autant de rues Adolphe Thiers qui est le massacreur de la Commune .Qu'en pensez vous ?

Réponse : que je n'ai rien à dire je ne sais pas. Mais là après tout il a existé.

Quatrième question : j'ai lu quelque part que l'histoire était faite par les vainqueurs . Qu'en pensez-vous ?

Réponse : je crois que malheureusement c'est une réalité qu'on ne peut négliger. Je pense que c'est vrai et je pense que cette vérité a un contrecoup malheureux, c'est que les perdants vont s'estimer être les victimes, qu'elles vont essayer de faire une autre histoire, qui parfois est salutaire, parfois va tomber sur une autre forme de mémoire ou des croyances historiques.

On le voit dans l'exemple de la guerre de Vendée : les vendéens savaient que les événements avaient eu lieu, ils ont essayé de se faire entendre pendant tout le XIX^{ème} siècle, sans y arriver. Ils ont inventé des événements qui n'ont pas existé, comme s'il fallait ajouter du malheur au malheur, précisément parce qu'on ne voulait pas les entendre. Donc la vérité officielle était partielle et malhonnête, et la contre vérité l'était devenu aussi par la force des choses.

Cinquième question : vous avez précisé que les œuvres d'art ne pouvaient pas être considérées comme des documents historiques, mais en ce qui concerne les œuvres littéraires au XVII^{ème} siècle en particulier, on avait une description plus complète de la société que chez les historiens.

Réponse : je dirais deux choses : il y a de la vérité historique dans la littérature, mais très souvent ce qui est présenté dans la littérature est une vérité qui est ou bien tronquée, ou bien systématisée, c'est-à-dire que l'auteur peut présenter par exemple des rapports sociaux sur l'évolution des rapports hommes femmes, pourtant ce qui est dit n'est peut-être pas une forme de vérité parce que c'est l'un des thèmes de l'histoire du roman. Cela va être évidemment beaucoup trop marqué et c'est un point où le rôle de l'historien est justement de nuancer ce qui est une présentation littéraire de la chose. Par contre il est des romans dans lesquels tout est faux par exemple les trois mousquetaires.

On a aussi de bonnes surprises, par exemple Honoré de Balzac dans *Une ténébreuse affaire* montre une justice de son temps qui est assez exceptionnellement et précisément décrite.

Sixième question : quelle est la place du journalisme dans le document d'histoire ?

Réponse : je dirais qu'il me semble que le journaliste, lorsqu'il fait son travail, est confronté aux mêmes désillusions que l'historien quand il travaille sur le passé. Il me semble que le journaliste n'est pas à même de décrire une vérité globale. Mais cela ne veut pas dire que les historiens ne pourront pas se servir des journalistes plus tard. Il faut se rappeler qu'il y a un prisme déformant qui donne une vérité partielle dans le journalisme.

Commentaire des auditeurs :

François a écrit :

« Comme d'habitude, Eric WENZEL, excellent conférencier, a secoué nos idées reçues.

L'Histoire n'est pas une science, c'est un récit toujours plus ou moins empreint de subjectivité, d'anachronisme, de révisionnisme (à ne pas confondre avec le négationnisme).

Il y a des faits avérés mais il n'y a pas de vérité historique et c'est très bien comme ça : c'est ce qui fait de l'histoire une matière toujours en renouvellement, toujours passionnante.

Mémoire=mensonges à des fins politiques. Fi du devoir de mémoire.

Cours clair et instructif qui aide à réfléchir et à ne pas tomber dans les pièges de la pensée unique. De la vraie éducation populaire ! »